

Tombeau

« Il n'y a pas de vérité, il n'y a pas de direction ; le temps et l'espace ne sont que des échos, d'éternels échos, toujours disponibles, arrachés au chaos de la simultanéité, et que l'usure n'atteindra jamais. »

J.M.G. Le Clézio, Alors je pourrai trouver la paix et le sommeil



ous l'autorité du regard, le visible. Dans l'aléa du regard, le paraître, sa tyrannie, son miroitement, son obligation. Entre le tactile et l'optique, entre soi et l'autre, la peau.

La peau, comme une topique particulière d'inscriptions. Les crevasses, les plis et replis, les feuilletés et les empreintes font déborder l'étroitesse de la surface pour parfois, mais parfois seulement, se rendre jusqu'à l'âme.

De la légèreté, je connais ces toutes petites douleurs : pincements, brûlures et arrachements nécessaires pour les soins de la peau. Quelqu'un m'y guide, je me rends avec confiance, à visage découvert. Mais ce n'est pas surtout de la confiance : il y a là une sorte de foi ou d'espoir. Je voudrais, chaque fois y trouver, y prendre, du féminin, la beauté promise. Arrêter le travail du temps, certes, mais aussi reprendre, refaire le travail de la *nature*. M'adresser au manque, au défaut. Petites douleurs au nom de la rhétorique, toutes figures permises. Travail adressé au visible, au lisible, sur les lieux emblématiques de l'identité comme sur les effets en trompe-l'œil.

Quelquefois, ce sont des hommes qui reprennent avec nous ce travail du corps, lignes du visage ou celles des cheveux. Des hommes au féminin exacerbé, nous le rappelle Aulagnier¹, voudront tracer sur nous les formes du désir des autres hommes. C'est le regard des autres hommes sur les femmes que ces hommes veulent saisir. C'est à ces autres hommes qu'ils s'adressent. Et qu'ils nous offrent, tels des magiciens : la désirable. Aussi, j'ai appris à aller vers eux en affichant une demande liée au *presque*, et en me montrant déjà dans le plaisir de faire avec la beauté pour que ces hommes s'intéressent à me rendre belle. De même que le désir de changer ou la disponibilité au changement habitent la demande.

Plus souvent, ce sont des femmes à qui le paraître est confié. Devant elles, est-ce que je formule autrement ma demande, est-ce que je leur demande autre chose ? Et mon corps serait-il plus détendu entre leurs mains, mon visage plus à découvert ? Y aurait-il quelque chose de la *blessure* qui se joue et demande, sans fin, réparation ? J'apprivoise lentement celle qui doit ainsi me toucher. La pudeur est un doute peut-être, dit Balzac². Certes, il y a quelque peu de cette vague pudeur et de mon inquiétude mêlées l'une à l'autre. Je l'écoute s'adresser à moi et à ma peau, je la sens respecter mes limites, mes demandes, mes refus à ses sollicitations de toutes sortes. Je la regarde aussi : si les hommes (coiffeurs, couturiers, médecins) nous demandent d'être déjà belles pour qu'ils puissent s'adresser à nous, il me semble que je demande également à ces femmes d'être déjà belles pour me rendre belle. Puis, viennent les odeurs, les crèmes, les serviettes nouées, les cires chaudes, les mers d'algues, les ciseaux, les brosses, les pierres et les aiguilles fines, tous ces objets mystérieux qu'elle utilise et qui apparaissent si importants, essentiels. Quand le doute cède à la magie, la passivité devient délicieuse.

La rencontre avec le beau, le *être-belle*, constitue-t-elle, comme le suggère Monique Schneider³, une brève ordalie ? Me faut-il, chaque fois, m'adresser au feu et à l'eau pour que le sanglant de la chair, les pigments, taches, veines et marbrures portent, supportent la dimension mélancolique du corps regardé ? La futilité — ou la légèreté — que l'on dit de ces gestes contraste avec la gravité de la demande qu'ils recouvrent. La métamorphose fantasmée, chaque fois, se situe dans l'oscillation de

l'exister : je suis une survivante face à un manque porteur d'anéantissement. Chaque fois, l'écart avec le fantasme me permet de m'habituer à ma peau. Il ne s'agit pas seulement de plaire ou de paraître : plutôt marquer le contour des lèvres, raffiner la douceur de la peau, inscrire au bout des ongles, comme à l'angle de l'œil, le tracé de l'être féminin. Prendre possession du corps. Avec les incertitudes et les difficultés quotidiennes.

Si « le sentiment du beau, contrairement à celui du sublime, est joyeux et riant⁴ », si la beauté naturelle peut s'allier à ce que l'on nommera injustement ses artifices, si même le jugement de goût se donne droit de cité dans son universalité comme dans sa particularité, alors la communication entre la peau et l'âme s'autorise d'elle-même. Dans le deuil progressif de la perfection réfléchie du fond de ce miroir où l'image de soi et celle de la mère se trouveraient tantôt confondues, tantôt étrangères.

J'ai toujours gardé le souvenir de cette saynète d'une émission de télévision pour enfants : une marionnette, parmi un groupe de semblables représentant des enfants, voit venir de loin une autre marionnette ; celle-ci est décrite, par la première, comme étant la plus belle, la plus douce, la plus fascinante. Ce que nous voyons, comme spectateurs, est plutôt hideux et difforme, ridicule même. Malgré les rires des autres, la première marionnette s'agite, se tortille et se pâme : elle nous décrivait sa mère. La plus belle qui soit. Cette scène se joue-t-elle entre un petit garçon et sa mère ? Ou, si c'était une petite fille, que dirait-elle de la beauté de sa mère ? Quel regard et quelle demande adressés à la mère ou pour la mère s'infiltrant, s'incrustent à travers les attentes des soins de beauté ? Et aujourd'hui, de quelle gravité ces hommes et ces femmes à qui je m'adresse sont-ils, à leur insu, porteurs ?



Je me rends régulièrement dans ce que l'on nomme ici un *salon* ou un *institut d'esthétique*. C'est une petite boutique peu fréquentée, toute blanche, avec des allures de clinique. C'est là qu'un jour L. est arrivée, y

trouvant du travail. Mes rencontres avec L. m'ont semblé brèves. Un an et demi environ, quelques saisons, le temps de quelques échanges. Elle n'était pas très belle, ou du moins ne portait pas fièrement son visage. Je pouvais la dire humble. Elle travaillait avec beaucoup de précaution et d'attention, apprenant devant moi, avec moi, plusieurs opérations avec lesquelles elle n'était pas encore familière. Elle posait ses gestes sans ampleur, avec un léger frissoulis, s'excusant des hésitations, des erreurs ou des douleurs causées. Peu à peu, elle est devenue plus habile, sans perdre de sa réserve. Elle est aussi devenue plus belle, plus soignée, modifiant les lignes, les couleurs, les tracés du visage, trouvant ainsi une nouvelle harmonie.

Au fil des rendez-vous, elle m'a peu à peu parlé d'elle : de son apprentissage, de ses longues heures de travail, de son ami captif de son propre travail et dont les horaires ne coïncidaient pas avec les siens. De comment ils se voyaient peu, trop peu. Elle s'en plaignait doucement, comme d'un mal nécessaire en vue d'un avenir meilleur. Parfois, une journée de ski ou une balade à la campagne la ravissait. Aurait-elle des enfants ? Pouvait-elle faire autre chose dans la vie ? Pendant que ses doigts faisaient leur travail précis sur ma peau, elle me racontait longuement une histoire banale, semblable à toutes les histoires, sans épisodes remarquables.

Elle apprit que je faisais, moi aussi, un travail particulier. J'étais d'un métier qu'elle ne connaissait pas. Elle retint de ma description que je frayais avec la *science des rêves* et les motifs inconscients, voire profonds, des choix et des gestes. Cela l'intriguait beaucoup. J'essayais de ne pas trop faire état de mon travail : l'évocation de la fréquentation de l'univers psychique suscite parfois la fascination ou pire, la peur.

Alors, elle s'est mise à me raconter ses rêves. Elle m'attendait, à chaque rendez-vous, avec un rêve. Que faire avec des rêves ainsi offerts, ficelés dans leur mystère, racontés hors séance, hors cadre, hors rencontre analytique alors que je suis, moi, allongée sur un lit, dans un univers de quasi-clinique, livrée aux mains de cette jeune femme habillée comme l'étaient auparavant les infirmières ? Que dire qui ne soit ni trop idiot, ni trop intrusif, ni trop sauvage ? Face à son intérêt pour sa vie psychique, je lui ai un peu expliqué comment elle pourrait y comprendre quelque chose, en essayant, pour elle-même, d'associer, de chercher les éléments de la veille qui nourrissaient ses

rêves, les échos de l'enfance qu'elle pourrait retrouver dans sa vie intérieure. J'ai évoqué le recroquevillé du passé-présent du rêve. Je me trouvais pédagogue, professeur, loin de la magicienne qu'elle attendait de moi. Sans pouvoir interpréter, tout de go, les rêves comme peuvent le faire les augures des émissions de télé ou de radio. Est-on analyste tout le temps et dans tous les états ? Et il arrive que ma fascination pour l'objet-rêve se trouve arrêtée quand elle est trop sollicitée. Nous étions toutes deux à espérer l'une de l'autre de la magie pour nos scarifications de la peau et de l'âme. Et nous avions l'une et l'autre à nous en passer.

J'ai bien vu, au modifié de son visage et à l'énigme de ses rêves qu'elle devenait amoureuse. D'un *autre* homme. Elle souhaitait que les rêves, comme dans la tradition mantique, lui indiquent la route à suivre, les choix à faire. Elle parlait peu de sa nouvelle liaison. Toujours sa réserve, son humilité, son peu d'emphase. L'inquiétude, pourtant, se sentait. Elle devenait plus silencieuse. Elle se mit à maigrir, n'avait plus faim. Les choix qu'elle a alors faits sont semblables à ceux que l'on peut imaginer : quitter brusquement son appartement et son compagnon, se réfugier chez une amie rare qui lui a fait une toute petite place. Mais L. demandait peu de place. Elle demandait d'être aimée et peut-être de vivre une grande histoire d'amour. Une histoire impossible. Une histoire à laquelle elle croyait que les autres, les clientes comme moi, par exemple, avaient accès. Une histoire qui finit mal : l'aimé, on s'en douta, eut peur de tout ce remue-ménage et prit la fuite. Elle s'est retrouvée sans lieu, sans amour, sans lien. Rien que des faits prévisibles. Rien que du très banal. Rien d'extraordinaire. La passion n'échappe pas à ces figures de banalité. Et l'étriqué des gestes de rupture, la petitesse des excuses et des silences se ressemblent toujours.



Un jour, tôt le matin, j'ai un rendez-vous avec L. Elle m'attend, encore plus amaigrie, vaguement souriante, gentille. Elle remarque la couleur de ma jupe, touche sa texture, la trouve belle, sans flatterie, avec une pointe, une toute petite pointe d'envie. Nous parlons, comme toujours, du temps qu'il fait, de l'hiver trop long, du printemps qui tarde à venir, bien que la pâque

juive soit là. Tout en faisant l'opération délicate pour laquelle je suis venue, elle me raconte alors une visite chez sa mère durant la fin de semaine. Elle y a vu son frère, un militaire, et sa belle-sœur. Et surtout un petit enfant, Gabriel, je crois. Que son frère a injustement puni et frappé devant elle, outrée. Sans que sa mère, interpellée par elle, ne veuille intervenir. La violence, l'injustice, la laideur de la situation, la bassesse de sa mère devant un enfant sans défense, tout cela lui rappelle sa propre enfance, ce qui se passait entre son frère et elle, devant une mère jugée inadéquate. Elle a peu de mots, beaucoup de silences, des grimaces pour me dire ce petit incident.

J'écoute. Je l'écoute. Pas de refuge, pour elle, du côté de la mère. Pas de douceur à y recevoir pour son âme blessée. Plutôt la refente. Le souvenir et aussi la simultanéité d'une histoire de trahison et de rupture. Je ne peux rien dire. Là encore, une histoire banale, triste, sans issue, comme l'histoire d'amour qui la gruge. La détresse sans consolation. Sans objet secourable. Impossible d'avoir recours à la mère, impossible d'éviter le face-à-face avec la mère, impossible de réparer la laideur de la mère. Puis, le temps est écoulé, je me sauve. Je prends un autre rendez-vous pour continuer avec L. le travail commencé. Elle hésite. Elle hésite beaucoup, résiste. J'insiste sans comprendre. Elle finit par y consentir.

Le lendemain, un appel téléphonique de la propriétaire de la boutique m'apprendra que la veille, à la fin de la journée de travail, dans un coin de la boutique, L. s'est pendue. En laissant un mot pour son ex-ami, et un autre pour la propriétaire absente. Comme j'ai eu rendez-vous avec L. la veille, elle a cru bon de m'en informer. Non, je n'ai rien vu. Oui, sa détresse était grande. Oui, la désillusion et le manque d'objet secourable se palpaient. Mais je n'ai rien vu. Pas même dans le fané de son regard. Ni dans sa résistance à me donner un autre rendez-vous : il n'y avait pas d'avenir, et je n'en ai rien perçu. Elle s'est pendue là même où quotidiennement elle faisait avec la beauté des femmes : sans feu ni lieu, c'est là qu'elle cherche et trouve la mort.

Pas de lit en tombeau lourdement drapé pour L. Sa voix qui reste quelque temps sur le répondeur de la boutique me trouble quand je rappelle. Et les rares traces : une petite photo avec quelques fleurs là où elle avait coutume de travailler. Comme en ce petit matin écru de fin d'hiver. Dans ce pâle et

triste récit. Pas de tombeau pour une pendue. Là où j’imagine son corps maigre enlaidi par cette mort. Pas le lit en tombeau de Marilyn au soleil. Pas de repos, pas de tendresse, pas de plaisir qui fasse le poids pour garder dans la survivance et le goût fruité de la vie.

Le plaisir devant la beauté « *détermine le jugement de goût et l’énigme du rapport* endeuillé — *travail du deuil d’avance entamé* — *à la beauté*⁵ ». Alors, quand la mélancolie préfère la mort au travail de deuil, quand le *détachement* lié à l’expérience du beau s’efface ou exige trop, quand l’âme ne peut plus soutenir le risque et l’obligation du paraître, quand l’attrait du sublime fige le geste ou le trait, point de fards qui tiennent ou réussissent à garder dans le ravissement. Ne restera que l’encendrement du visage ou l’ensanglanté du corps pour raturer la demande de semblant et de beauté. Ne restera que l’obscur « beauté du beau⁶ ».



NOTES

1. P. Aulagnier, « La féminité », in *Le désir et la perversion*, Paris, Seuil, 1967, p. 71.
2. Balzac, *Le chef-d’œuvre inconnu*, Paris, GF-Flammarion, 1981, p. 44.
3. M. Schneider, « L’approche du beau », in *La part de l’œil*, Bruxelles, 1991, p. 223.
4. R. Eisler, *Kant-lexicon*, Paris, Gallimard, 1994, p. 70.
5. J. Derrida, *La vérité en peinture*, Paris, Flammarion, 1978, p. 52.
6. —, *Mal d’Archive*, Paris, Galilée, 1995, p. 25.